

PS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMPS  
TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEM  
IR DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR  
L'AIR DU TEMPS  
S L'AIR DU TEM  
TEMPS L'AIR  
IR DU TEMPS  
S L'AIR DU TEM  
DU TEMPS L'AIR  
L'AIR DU TEMPS  
L'AIR DU TEMPS  
L'AIR DU TEM  
L'AIR  
PS L'AIR DU  
U TEMPS  
IR DU  
PS L'  
U TE

**Randal Lemoine**

préface de

**Jacques Prévert**

**drôles**

**comme 4**

**LES FRÈRES  
JACQUES**

*nrf*







*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.*

© 1957, Librairie Gallimard.

## A PROPOS DES FRÈRES JACQUES

CHRONIQUE CYBERNÉTIQUE  
(xxi<sup>e</sup> siècle après J.-C.)

*Le vingtième siècle.*

*C'était l'époque heureuse, pourtant, de plus en plus, le temps vital devenait chaque jour un peu moins vital que la veille.*

— *Irez-vous jusqu'au cimetière ?*

— *Je crois que je n'aurai pas le temps. Mais bonne année-lumière, si je ne vous revois pas avant !*

— *Bonne minute, pendant qu'on y est !*

— *Bonne seconde, pour ne rien vous cacher !*

— *Et joyeuse éternité !*

*La belle époque !*

*Les monuments aux Disparus de la Circulation n'encombraient pas encore les rues de la capitale. Et les Champs-Élysées ne ressemblaient pas comme deux gouttes de ciment aux alignements de Carnac, ni la Place de la Concorde au grand parking de Bagneux.*

*Cependant, déjà des feux follets verts et rouges commençaient à voltiger allégrement et alternativement sur les convois préfunéraires. Les pauvres et glorieuses ruines de Luna-Park — divertissoir populaire — avaient déjà cédé la place aux ruines inappréciables du Ministère de la Reconstruction.*



*Au Jardin des Plantes, la statue de Sainte Chlorophylle veillant sur le dernier arbre de Paris (schizophrenus volatilibus platanus) n'allait pas tarder à s'élever.*

*Beaucoup plus tard sera inaugurée, non loin du Grand Canal de la Seine souterraine, la Fontaine de pierre-qui-roule-dans-l'eau-lourde-n'amasse-pas-le-moindre-cresson. Et les badauds défileront, indifférents et harassés, pressés comme caviar sans citron, mais intégralement motorisés, devant l'allégorique effigie exemplaire : Saint Michelin terrassant le dernier piéton.*

*Vingtième siècle.*

*Epoque heureuse, s'il en fut, époque des premiers pas de la télévision : toutes les fenêtres, même fermées, donnaient sur la mer, le couloir de Dantzig, le canal de Suez, la baie des Trépassés, le défilé des Thermopyles et celui de la reine Elizabeth.*

*Les gens regardaient courir la grande histoire après la petite, les gens laissaient encore aller les choses sans trop chercher la petite bête.*

*Comme leurs pères au cinéma Dufayel regardaient, émerveillés, l'entrée du train en gare de La Ciotat ou la sortie des usines Lumière, ils contemplaient blasés, avec un œil morne mais souriant, le dernier miracle homologué du Fatimatographe incandescent.*

*Déjà ils pressentaient qu'un jour trop proche ils allaient voir chez eux, en toute abominable sécurité, leurs fils mourir au champ d'honneur, comme s'ils y étaient.*

*Toujours, comme il se doit en France, tout commençait, tout finissait et se définissait par des chansons.*

*C'était l'époque heureuse de Charles le Téméraire, l'étonnant fou chantant, de l'Ours mal léché, poétique emmerdeur de la maréchaussée, c'était l'époque d'Yves Bon-Temps, l'époque des Frères Jacques qui, eux aussi, ont laissé un grand nom dans l'histoire de la chanson. Mais cédonz la place au Grand Dictionnaire Larousse, cédonz la place à la documentation...*

FRÈRES JACQUES : *Quatre piétons de l'Apocalypse — aucun rapport avec les Gâtés de l'Escadron.*

*Les frères Jacques descendaient des Tricotet des Gambettes...*

TRICOTET DES GAMBETTES : *Vieille famille de danseurs. Quadrille de joyeux drilles. Enfants de la balle au bond. Armoiries : quatre ludions couleur bocal en costume médiéval. De père en fils, comme d'autres le guet, le nécessaire ou l'impossible, la pluie ou le beau temps, ils faisaient le Jacques...*

FAIRE LE JACQUES : *Faire rire le monde. Ce qui ne veut pas dire faire rire tout le monde. La troupe nombreuse mais réduite travaillait toujours quatre à quatre : quatre chanteurs de charme, quatre diseurs de bonne aventure, quatre mimes, quatre amis, c'est-à-dire n 3416 tours Saint Jacques — sans compter les coquilles — dans leur sac à chansons. Ils avaient grand succès. On dit que les plus moroses des spectateurs se tenaient le ventre. Voir à ce sujet : Jacques l'Eventreur.*

JACQUES L'EVENTREUR : *Humoriste anglais né de père et de mère inconnus et ni vu ni connu lui-même. Consulter : De l'Assassinat considéré comme l'un des Beaux-Arts, par Thomas de Quincey et Jacques le Fataliste, par Diderot. (Voir Maître-Jacques...)*

MAITRE-JACQUES : *Homme qui est toujours au courant de la question, mais jamais de la réponse. Au sujet des Frères Jacques, il disait : « Comme les avis sont partagés, je ne saurais trop vous conseiller de consulter également le Grand Benedictionnaire Palidonique. »*

FRÈRES JACQUES (G. B. P.) : *Frères prêcheurs. Ils furent les pre-*



miers à enregistrer des disques psalmographiques (hélas ! aujourd'hui introuvables).

Venus des quatre coins cardinaux de France et de Navarre, ils s'établirent d'abord rue Farfadet, puis, traversant le quartier Lutin, gagnèrent Saint-Germain-des-Près et, sur les marches de la vieille église, commencèrent à prêcher. Leurs sermons étaient fort simples, leurs cantiques, d'une allégresse édifiante mais un peu osée.

« Frères, il faut sourire ! » était leur exhortation préférée.

Ils évoquaient les temps à venir, les généraux perdus et l'entrecôte retrouvée. Parmi leurs œuvres les plus connues, on peut citer « L'Ode à Saint Médard », « Le Marché opus 52 », « Le Réconfortant Noël des Bienheureux Affamés » dont le refrain, fort heureusement, a pu être retrouvé :

Qui dort dîne.

Qui dort debout mange assis.

Qui s'assoupit soupe.

Qui somnole de fatigue déjeune.

Qui meurt de faim à Noël réveillonne.

*Inutile de souligner : les Frères Jacques n'ont aucun rapport avec la Jacquerie...*

JACQUERIE : *Mauvaise farce paysanne, sanglante et populacière. Chant sauvage et d'une révoltante absence de grandeur d'âme et de noblesse et de bon ton. Bouffonnerie de mauvais aloi.*

BOUFFONNERIE : *Voir : Bouffon. Voir : Roi. Voir : Caoutchouc.*

CAOUTCHOUC : *Valentin, roi des caoutchoucs, dit le Débonnaire, se promenait en carrosse à Paris après la grande guerre de quatre ans (14-18). Plus tard, il fut détrôné par les grandes compagnies (voir : or noir). De nos jours, les trois ou quatre grands rois du*

*caoutchouc, du chewing-gum, du pétrole et de l'uranium n'ont pas de bouffons attirés. Ils se regardent simplement dans la glace, se font rire puis se font peur et s'enfuient en criant : « Au fou ! »*

*En consultant un très vieil annuaire, l' « Intermédiaire des Bateleurs, Troubadours, Ménestrels et Joyeux Lurons », il nous a été facile de retrouver l'avis des Frères Jacques sur la fameuse « crise des bouffons ».*

*L'un d'eux disait, — et les autres opinait de la tête et du bonnet à huit reflets : « Mieux vaut rire de vivre que mourir de pleurer ! Ce n'est pas grand-chose que le sourire des rois, mais c'est fort difficile à obtenir. Espérons qu'un jour ou l'autre quelque chose de fort drôle arrivera qui les fera tous éclater de rire. »*

*C'étaient des sages.*

*Mais qu'est-ce que vous voulez ? Cette chronique ne doit pas nous faire soupçonner d'approuver ceux qu'on appelle à juste titre les regretteurs du passé.*

*On n'arrête pas le progrès, c'est un fait.*

*Voyez-vous des gardiens de la paix lui mettre la main au collet, sous prétexte qu'il prépare la guerre ?*

*Le vingtième siècle, une belle époque, c'est une affaire entendue, mais nos enfants diront cela de la nôtre, ce qui, tout compte fait, est flatteur et fort réconfortant.*

*La belle époque, tout de même, que celle des Frères Jacques qui l'ont traversée en dehors des sentiers cloutés.*

*Il paraît que, de temps à autre et sans être le moins du monde stupéfait, on pouvait voir un cheval dans une rue, un vrai sourire sur de vraies lèvres, une fleur toute neuve sur une très vieille fenêtre.*

*Les catacombes n'étaient pas encore habitées et l'on ne prenait pas le grand téléguideur compressé pour gagner le dix-huitième-*

*entre-sous-sol de l'avenue Le Corbusier, où les charmants mannequins des Toutes Nouvelles Galeries de la Grande Taupinière présentent en musique douce et insonorisée les derniers modèles de Plank-Powder, le cache-poussières-nucléaires qui fait fureur dans ce qu'on appelle encore et fort heureusement le monde entier.*

Paris, 4-3-2157  
Actualités du Passé  
(message accéléré)

JACQUES PRÉVERT

## PROLOGUE

*Montrant comment un ponton glissant, un Cosaque-à-la-Gueule-Sonore, trente kilos de chien jaune et quatre boiteux, permirent de récolter ces souvenirs.*

Ce fagot d'aventures de jeunesse doit être considéré comme tout autre chose que des mémoires. En vérité, c'est un acte médical. Bien qu'il ne soit pas mon premier — j'ai déjà soigneusement ausculté quelques jolies femmes et leur ai tâté le pouls avant d'ordonner de l'aspirine — il est certainement le plus étrange, car j'ai recueilli les éléments de ces pages pour calmer un boiteux.

Voilà comment, sur une plage, la chose a commencé au cours du tournage d'un film d'amateurs.

Selon le scénario, tandis que couverte de confusion et d'un bikini, la femme adultère, surprise dans les bras du traître, s'enfuyait du ponton en plongeant dans la Méditerranée, André Bellec et moi devions nous ruer sur le Cosaque-à-la-Gueule-Sonore, donner du poing sur ses pâles moustaches, lui malaxer du talon l'épigastre et les fausses côtes, et jeter à l'eau ce qui resterait de cette immense carcasse de séducteur...

Mais il y avait ce que, plus tard, nous supposâmes être du plancton.

M. Bombard et autres enthousiastes du produit, vous diront qu'on le recueille au filet à papillons et que les baleines en sont friandes. Je n'ai aucune opinion partielle contre le pain quotidien du cétacé mais, tartiné sur les appointements où je cours, il me

semble trop glissant pour moi. Au contraire, cette purée de crevettes sembla encourager grandement André. Dès les premières foulées, il atteignit une vélocité remarquable — bien que ses grognements et ses gesticulations permissent de soupçonner chez lui un certain désordre du corps et de l'esprit. Il fondit sur le couple sans lui donner le temps de simuler l'effroi prévu, si bien que le côté artistique de la bande en fut perdu. Mais l'action y gagna noblement en vigueur car, sur sa trajectoire, André frôla les amoureux enlacés et leur imprima un violent mouvement rotatif terminé en un double plongeon tirebouchonné qu'ils eussent été bien incapables d'exécuter sans aide.

Notre héros n'en parut pas affecté — je crois qu'il avait, à ce moment, d'autres sujets d'inquiétude. Dans un style des plus élégants il atteignit à la fin de l'appontement et, grâce à une courte hésitation et un hurlement effroyable (dus, probablement, à la douloureuse introduction de quatre de ses orteils dans l'interstice de deux planches disjointes), il réussit un superbe saut de carpe, rebondit sur le ventre et s'abîma dans les flots.

Mollement allongés sur le sable les amis applaudissaient tandis que le pharmacien-caméraman, enthousiasmé, tournait, tournait toujours. Jamais si grande vedette n'avait joué si bonne séquence pour si petit prix

Le pied qu'André exhiba quand, boitillant, il sortit de l'eau, arborait des orteils bleus. Je n'ai jamais rencontré d'orteils si rapidement bleus. Nous les contemplions, incrédules, quand un bruit que je pris un instant pour le sanglot d'un ogre, tonna derrière nous.

— Tes arrrpions ! Tes utiles arrrpions ! Si c'est cassé... !

Le Cosaque-à-la-Gueule-Sonore levait vers le soleil ses longs bras rouges et pelés. Il se tourna vers Paquita.

— Tu vas le souâgner, ton mari ! Hein !

Et comme Paquita assurait qu'elle y mettrait toute sa science d'ex-étudiante en médecine, il se rua sur elle dans un meurtrier élan de tendresse. Mais, au lieu du baiser de paix qu'il espérait, il eut le tympan percé par un cri de douleur. De sa large plante de pied, cornée comme sabot de mule, il venait de lui arracher à moitié l'ongle du gros orteil gauche.

Décrirai-je le drame? J'y étais, je n'ai donc rien vu. Emporté dans le hourvari de la débâcle, tel Fabrice à Waterloo, j'ai gardé mémoire de la bousculade qui entourait la blessée que nous emmenions. Piaillant autour de la longue forme mi-étendue dans le bistrot de la plage, nous avons fait carnage d'antiseptiques apportés par le pharmacien-caméraman et d'alcool distribué par le barman, tandis que retentissaient les barrissements du Cosaque battant sa coulpe et s'offrant en holocauste, alternativement aux dieux du Gange et aux ours de Sibérie, avec un manque de sens pratique éminemment slave.

C'est ainsi que, de retour à Cannes — dans l'appartement où les Bellec nous avaient invités, ma femme et moi à passer le mois d'août — un ménage boitait, l'autre était indemne ; celui-ci frétillait, celui-là trouvait la vie amère ; l'un se sentait des ailes aux talons, l'autre des pansements aux orteils.

Mais le déséquilibre fut vite rompu. Madeleine, en effet, laissa tomber sur le carrelage un lourd flacon de cristal et argent plein d'un liquide qui, si l'on en considère l'odeur n'était que de l'eau de Cologne, mais, si l'on en prend le prix pour base, était pour le moins de l'or fluide. Par chance rien ne s'en répandit, car le flacon ne se brisa pas ; par malchance, ce fut le pied de Madeleine qui le reçut.

Sur quoi, voyant dans la maison trois boiteux qui me contemplaient avec rancune, je jugeai l'heure venue de vider la poubelle. Je sifflai Mathilde-la-Boxer et nous descendîmes. Dans le couloir je rencontrai une dame qui, précédée d'un caniche, portait également une boîte à ordures. Drapée dans un déshabillé où l'industrie japonaise avait étalé tout le printemps, elle affectait l'air aussi détaché que moi des poubelles de ce monde.

Le caniche fourra sa truffe sous la queue de Mathilde. Mathilde a horreur des nez froids ; elle se hérissa et grommela une phrase sur le toupet des mérinos taillés en jardin à la française. L'autre ricana des mots au sujet des prétentions des hippopotames jaunes, et la bataille commença.

La dame criait, je criais, les chiens criaient.

Mathilde a une façon de mastiquer le caniche qui me fit intervenir en hâte à coups de poubelle ; la dame fleurie s'y mit aussi,

chacun tapant sur le chien de l'autre, mais, une seconde plus tard, nos armes s'étant entrechoquées, épluchures, papiers gras et détritrus alimentaires épaississaient l'atmosphère tandis que nos boîtes tombaient au loin dans un roulement de tonnerre.

Décidé à sauver le caniche je bottai du gauche un shoot magistral. Dans ma jeunesse j'ai été un footballeur souvent admiré par les amis à qui je racontais mes exploits et — bien que ma femme prétende que ceux qui assistaient aux matches subissaient moins la grandeur de mon jeu — je prétends savoir tirer au but.

Ma cible était les fesses de Mathilde, c'est donc elles, sans aucun doute, que j'atteignis. A ma grande surprise cela ne fit qu'éteindre la minuterie... et la queue de Mathilde me mordit !

A quiconque s'est battu dans un tunnel avec des nègres je n'apprendrai rien sur le pandémonium que devint le couloir. Dominant le fracas, les clameurs de la dame acquirent une résonance tragique dans la cage de l'escalier. Mon impression — et probablement celle de tous les locataires qui entrouvraient leurs portes — fut que les cris allaient jusqu'à la lune. Mais il convient de faire la part de l'acoustique. En réalité ils ne devaient guère dépasser la ville.

Lorsque à quelque étage une main ralluma la minuterie, le caniche avait disparu, mais la dame se tenait encore debout parmi les épluchures. Elle exprima sur ma personne, ma famille et la race canine que j'affectionne, des opinions péremptoires et manifestement partiales. J'essayai, inutilement, de redresser son jugement, et nous nous séparâmes avec des visages sévères et sans avoir pu accorder entièrement nos sentiments.

Rentrant conter l'aventure, que je jugeais fort propre à divertir mes trois écopés, je fus passablement mortifié de ne récolter que de petits rires de complaisance. Qu'attendre, il est vrai, de gens dont l'esprit est absorbé par leurs orteils ? Je me détournai de ces obsédés pour m'occuper de la morsure que j'avais reçue durant le combat. En grimaçant j'enlevai péniblement ma sandale... et c'est alors qu'André, sa femme et la mienne éclatèrent de ce bon rire claironnant qui salue la vraie, la très bonne plaisanterie.

Nous étions tous quatre boiteux du pied gauche !



★  
★★

Le lendemain matin un médecin hilare prescrivit des onguents et nous informa qu'André pouvait aller et venir, mais non sur ses pieds — ce qui nous laissa perplexes.

★  
★★

Je ne sais si vous avez jamais essayé de faire entendre raison à un taureau. J'entends un « toro », solide, bien râblé, bien encorné, au poitrail profond, mufle carré et pattes fines, cabochard comme le veut la bonne race galopante et bondissante, qui souffle et grommelle, gratte de l'ongle et mugit tout à la fois. Avez-vous tenté de le convaincre de s'étendre, languide et coi sur une chaise longue, alors qu'il s'apprête à défoncer la barrière pour aller humer le vent ?

J'en doute, et c'est dommage, car vous auriez alors quelque aperçu des épreuves que représentait André Bellec inactif devant l'horizon marin. Soixante-quinze kilos bien répartis là où il les faut sur un grand corps, et fermement liés de muscles contre lesquels un ballon rebondit comme sur un mur, le tout assaisonné du poivre de la bougeotte et bouillant d'enthousiasme ; voilà ce que trois boiteux devaient maintenir sur un fauteuil, une faveur aux orteils.

Et c'est pourquoi, le lendemain, quatre autos amenèrent autant de Frères Jacques alertés. Pierre, François, Georges et Paul, se penchèrent d'abord sur le pied d'azur, puis — comme on dit au Palais-Bourbon — sur le problème.

Ils me prirent à part.

— Faut l'occuper, dit le pianiste.

— Faut l'occuper, dit le plus grand.

— Faut l'occuper, dit le moyen.

Et le petit n'ajouta rien.

J'adore les bons conseils et j'en donne d'excellents à l'occasion. Mais, occuper quelqu'un dont le rêve est le mouvement et qui doit rester immobile, c'est surtout s'occuper soi-même. Ayant déjà

assisté au vol plané des cartes dans tous les sens, poursuivi à quatre pattes les jetons du jeu de dames, recollé des pièces d'échec, jeté deux disques à la poubelle, consolé sa femme, et essuyé plusieurs bombardements de coussins, — amen des jurons et autres manifestations orales de « haulte graisse » — je suppliai ces messieurs du quintette de vouloir bien occuper eux-mêmes leur tracassant camarade.

Ils entrèrent en concile.

— Tu devrais lui faire conter nos aventures, décidèrent-ils. Nous n'avons jamais voulu y consentir jusqu'à présent. Après tout, l'intérêt que présente un artiste c'est ce qu'il fait sur scène. Mais il faut occuper André. Le cas est grave.

— Sacrifions nos pudeurs, dit le plus grand.

— ... fions nos pudeurs, dit le pianiste.

— ... nos pudeurs, dit le moyen.

Et le petit baissa les yeux, modestement.

Avec ça je le tiendrais tranquille, pacifique et réjoui. Eux viendraient, de temps en temps, m'en conter un peu.

Un éblouissement, semblable à celui qui troussa la barbe de Moïse au vent du Sinäï, m'aveugla : un sujet !

Dans le cœur de tout écrivain sommeille un drôle qui espère vivre de sa plume. Cet espoir repose moins sur la vanité personnelle que sur le désir de faire deux repas par jour grâce au métier choisi. Je reconnais l'absurdité de cette prétention et j'avoue que, légitime chez le tourneur-fraiseur, le betteravier ou le viticulteur, elle est du plus haut comique chez le pisse-copie. Mais, enfin, l'espérance a la vie dure et, au plus petit clin d'œil du sujet qui passe, on voit le plumitif frémir, déboucher son stylo et noircir du papier. Ah ! trouver cet uranium de l'écrivain : le sujet nouveau !

André acceptant, je me ruai sur le magnétophone et le branchai. Il explosa incontinent, étant conçu pour un voltage bien plus modeste. Dès que la fumée s'en fut dissipée, je le fis réparer, empilai des bobines, noircis des pages, y allai hardiment des ciseaux et de la colle au son pétillant d'humour gaillard de la voix d'André Bellec soutenue par le chœur des Frères Jacques, passant de la tendresse à la satire, de l'indignation au fou rire.

Nous commençons à peine l'ouvrage quand le Cosaque-à-la-Gueule-Sonore vint, tout boitillant, aux nouvelles. Il s'était ouvert le pied gauche dans un escalier de fer !

Et que la foudre me trousse à la turque si cette histoire n'est véridique en ses moindres détails !

## CHAPITRE I

*Où l'on traite du fétichisme et de certaines confusions dans les couleurs. — Et comment on ne saurait commencer à un âge trop tendre les opérations bancaires.*

Le 21 avril 1917 hurlait, à Saint-Nazaire, dans le Grand-Marais, un garçonnet de trois ans qui avait fait bouillir son derrière.

Il venait de dompter une chaise fougueuse et l'attirait à reculons autour de l'inébranlable table de chêne de la cuisine-salle de séjour, quand il tomba assis dans la bassine que sa grand-mère laissait s'emplier au robinet du bain-marie.

Il cria si fort que le grand-père arriva presque aussi vite que sa femme pour tirer le marmot du court-bouillon où il allait expirer. La rapidité du secours sauva l'enfant de finir cuit, mais la douleur, brusquement, lui ouvrit les yeux sur le monde.

Ce monde se réduisit, pendant longtemps, à un lit aux draps rigides de blancheur et à deux gros coquillages qui gardaient miraculeusement dans leur nacre la voix de la mer ; son horizon, à une fenêtre par où pénétraient les parfums des lilas et des seringas du jardin et, très loin, jusqu'à la fin des choses visibles, déferlant comme une houle de terre, le Grand-Marais.

Autour de lui, trotte-menu, toute ronde dans sa jupe de frais repassée, s'affairait sa grand-mère et, dix fois par jour, un petit homme mince, à pommettes osseuses, moustachu et le cou parcheminé ridé comme celui des tortues, venait le contempler avec

des yeux tendres et malicieux d'un bleu de gentiane. Le velours de son pantalon de charpentier était pâli aux genoux et, de sa poche, pointait un mètre pliant. C'était le père Noleau — le blanchisseur — qui délaissait ses quarante laveuses pour venir amuser son petit-fils.

Or, tandis qu'André recommence à pouvoir s'asseoir, un président de République, en face de lui, de l'autre côté de la mare aux harengs, lui prépare une grande surprise en déclarant la guerre. Et un beau jour, grand-père Noleau, les oreilles rouges d'émoi et la moustache tremblante, s'en vient prendre André dans les bras, ouvre la porte de la cour et dit :

— Regarde !

Et là, derrière le mur qui sépare la propriété de la campagne, l'enfant contemple, bouche bée, une multitude d'hommes sales, si sales ! mais alors comme on ne peut l'être davantage. Il n'est, dans toute leur personne, une seule place où l'on oserait poser le doigt. Alignés en files interminables, comme les boucheaux où l'on cueille les moules, ils sont tous habillés de la même manière et portent le même chapeau sur la tête.

— Tu sais, dit le père Noleau, ils viennent de loin !

C'est donc ça ! Mais dans quel charbon, quel goudron, quelle encre ont-ils plongé leurs figures et leurs mains ?

— On va les laver, dis, grand-père ?

— Ce sont des nègres, mon petit. Des soldats.

André pose encore question sur question, et tout devient clair, limpide. Les soldats c'est noir, même quand c'est lavé, et les grands-pères c'est blanc, même quand c'est sale ! Et les soldats c'est noir pour faire plus peur.

Ainsi le commandant Driver et ses cinq cents nègres américains montèrent leurs tentes et leurs baraques dans la propriété d'Eugène Noleau.

★  
★

La maison des Bellec a été réquisitionnée par le commandant Driver. Le jeune père est au front. André et sa mère se sont repliés dans le vieux logis et c'est le visage aux souriantes rides du grand-père qu'André a vu, dès les premiers jours, au-dessus





Randal Lemoine



DROLES COMME QUATRE

## LES FRÈRES JACQUES

Quelle que soit la scène où les Frères Jacques se produisent, il ne se passe pas un jour sans que des spectateurs hilares mais intrigués viennent dans les loges leur tendre des programmes à signer et leur poser ces questions : « Qui êtes-vous ? » « Etes-vous vraiment poètes ? » « Comment vous êtes-vous rencontrés ? » « Comment avez-vous eu l'idée de monter ce numéro ? » « Pourquoi ces chapeaux, ces gants, ces collants ? »

Né d'une façon étrange, ce livre répond à ces questions. Et, comme les vies singulières des Frères Jacques sont truculentes et joyeuses, ces pages le sont aussi. Tout en riant on y verra par quelles abrascadabrantes tribulations sont passés un juriste, un peintre, un employé des P.T.T., un paysan provençal et un boursier avant de devenir cet étonnant quintette d'amuseurs, ce parfait résumé de notre terroir que sont les Frères Jacques.

On y verra quelles expériences ont affiné leur rire, attendri leur amertume, comment ils ont décidé de rire de tout, jugeant qu'il n'y a déjà que trop de voix décidées à entretenir la consternation universelle. Cela les conduira, après "Orion le tueur" et le cabaret de la Rose Rouge, à promener leur énorme optimisme à travers des centaines de scènes françaises ou étrangères. Que ce soit Montevideo, Sao Paulo, Rio de Janeiro, Istanbul, Ankara, Beyrouth, le Canada, l'Italie, l'Allemagne, la Belgique, la Yougoslavie, etc. qui les accueille, ils se présentent avec autant de succès devant tous les publics. Et à Londres ils feront même rire la reine d'Angleterre, au cours d'un récital privé.

Comme il fallait un humoriste pour interpréter leur existence drolatique, ils ont choisi Randal Lemoine. Randal Lemoine est à la fois l'auteur d'un récit authentique sur la fin de Berlin : "La maison des sept destins", et l'adaptateur du livre désopilant de Mac Hyman : "Pas d'avenir pour le sergent" — tous deux parus dans "L'Air du Temps". Son nouveau livre, "Drôles comme quatre, les Frères Jacques", conduit le lecteur à travers la plus réjouissante des aventures théâtrales.

ETS. DHUIÈGE IMP. BAGNEUX (SEINE)